

IDENTITE ET ORGANISATION AUTISTIQUE DE LA PERSONNALITE

Nous allons dispenser le lecteur des éléments de type universitaires, historiques ou nosographiques, qui se présentent souvent comme des préliminaires indispensables à la compréhension de la notion d'autisme, et qui parfois, du même coup, en diffèrent ou en obscurcissent l'abord. Nous pensons que cette notion pourra s'explicitier au fur et à mesure que le lecteur en usera avec nous.

Avant d'envisager la possibilité de restaurer, plus particulièrement chez l'enfant autiste, l'inquiétude essentielle qui anime la quête d'une identité, il sera question ici de penser la forme d'être de ces sujets qui s'organisent précocement dans l'autosuffisance et l'autoréférence. Un enfant qui se stimule par l'accomplissement de mouvements répétitifs (les stéréotypies), en se balançant, en tournant sur lui-même, en sautant selon un rythme régulier, se procure en effet un plein de sensations qui empêche le développement de toute inquiétude quant à son être. Dans ce mode d'être, autistique, l'*identique* règne. Il n'y a donc pas lieu de rechercher pour soi la manifestation de ce rejeton de l'*identique* qu'est l'identité.

Se savoir être, se reconnaître comme « un », certes distinct, mais comparable à d'autres, n'est pas une disposition si sûrement attachée aux hommes que nul d'entre eux ne saurait s'installer au monde sans la posséder. Le psychiatre le sait bien, qui rencontre chaque jour ces enfants organisés sur un mode autistique. Leur forme d'être ne s'accorde pas à la simple notion de handicap. Ce n'est pas, contrairement à ce que l'on prétend (comme pour doter la pensée d'une triste simplicité), à un être handicapé que nous avons affaire. Celui qui ne se rencontre pas lui-même, qui ne se cherche ni ne se trouve, qui ne se sait pas, celui-là ne souffre pas d'un simple handicap. Il est organisé, radicalement, autrement, selon des modalités qui réclament autre chose qu'une simple compassion éducative. Dans la mesure où son identité n'est pas assurée de manière fiable et constante, il ne peut adhérer aux conventions, aux « catégories », qui s'avèrent nécessaires pour le partage des significations dans le jeu de la communication. Nous en donnerons un exemple.

Voici un enfant qui présente une organisation partiellement autistique. Il regarde un arbre. Il le considère et me signale que cet arbre, à l'instant, vient de bouger. Il trouve la chose intéressante, sans plus... L'arbre fait signe. Pour moi l'arbre bouge à cause du vent. La causalité est là, sous jacente et disponible. Cet arbre animé sera bientôt ramené par moi, par la relation de causalité, à un être inanimé, toutefois agité par le vent. Son mouvement, les effets imaginaires qu'il engendre, cette impression convaincante de l'arbre qui fait signe et qui appelle, tous ces traits seront annulés par ma capacité à reconnaître la persistance d'une identité sous la diversité des présentations de la chose. Il en ira ainsi parce que je me perçois moi-même comme une persistance, une manière de constance qui se déduit d'elle-même, à partir des variantes qui ne cessent de m'affecter sans entamer ma continuité.

Ainsi, l'échec de la constitution d'une identité peut-elle ouvrir la porte à toutes les interprétations de la réalité, lesquelles peuvent alors en imposer pour des troubles hallucinatoires ou pour une organisation dépourvue de sens. Et l'on pourrait se contenter d'appeler psychose, ou autisme, l'ensemble bouleversé de ces façons d'être. Mais il est plus juste, ou plus fécond, de considérer que la logique de l'être peut produire des irrégularités qui affectent l'identité, avec des conséquences comparables à celles que nous venons d'évoquer.

C'est à Hegel, à la logique de l'être justement, que nous allons emprunter une manière de décrire l'échec ou l'évitement de l'identité. Une manière de dire en quel moment le sujet disposé de façon autistique s'arrête aux contours de sa présence immédiate et positive. Mais c'est à la clinique que nous prendrons la matière d'un exemple, pour animer et saisir l'originalité existentielle découlant de cette interruption, ou de cette stase, dans la constitution du sujet. Signalons sans attendre que cette approche, si cohérente qu'elle puisse être, n'évitera pas un schématisme dont nous sommes conscients.

Pour illustrer ou expliquer le rapport entre les temps logiques de la constitution de l'être chez Hegel et les troubles autistiques, nous nous servirons de l'observation d'une brève séquence de comportement qui intéresse un jeune homme ayant présenté une psychose infantile. Celui-ci garde aujourd'hui un mode d'être qui indique la persistance d'une organisation autistique.

Il a dix-huit ans, il est en excellente forme physique et il s'offre à aider le jardinier pour tondre une pelouse de grande envergure. Il dispose pour cela d'une tondeuse mécanique qu'il manie sans difficultés. Le jardinier ayant défini la tâche à accomplir s'éloigne, confiant. Il revient un peu plus tard pour constater que le travail avance, certes, mais d'une manière inattendue.

C'est que le jeune homme accomplit sa tâche de façon étrange. Il trace des chemins longs et imprévisibles, qui joignent une certaine touffe d'herbe à une autre touffe du même genre, qui vont d'une fleur jaune à une autre fleur jaune, et puis d'un bosquet jusqu'au puits... Ainsi de suite, les lignes se croisent. Se croisant, elles délimitent des zones non tondues qui, à leur tour, font tache. Alors le jeune homme considère ces taches comme des cibles et s'en va les traiter. Il les traverse à plusieurs reprises. De ces zones traversées subsistent des éléments remarquables. Des triangles, des parallélogrammes, des figures variées se montrent... Une après l'autre, celles-ci seront soigneusement anéanties... Alors le tondeur prendra la direction d'un autre îlot de gazon jusque là épargné, où la même opération de destruction des parcelles aura lieu. A la fin le gazon sera tondu, sans qu'on aperçoive du tout les chemins de tonte qu'un travail régulier aurait laissé derrière lui. L'herbe a seulement été raccourcie par toutes sortes d'évènements...

J'ai conscience de l'écart qui semble exister entre la dialectique de l'être et la description de ces aléas. Je m'emploierai sans attendre à montrer l'intérêt de ce rapprochement.

Le premier temps de l'être, *l'être en soi*, qui s'ignore comme être distinct pourrait correspondre à l'incapacité d'entreprendre le premier pas, le premier mouvement d'une action intentionnelle, en direction d'un but qui n'est pas soi. Si le sujet de notre observation était resté fixé à ce mode d'être il n'aurait jamais entamé son travail. Catatonique, incapable de se mouvoir en direction d'autre chose que de lui-même, il serait resté, immobile. Ou encore, il aurait été pris, accaparé par une agitation de lui-même sur lui-même, une agitation stéréotypée, faite de balancements ou de tournoiements revenant ou restant « au même ».

Ce premier mode d'être, ce temps logique s'est heureusement trouvé dépassé. Ce jeune homme est affecté par des variantes de l'être, des formes *d'être-là*, et il en tient compte. Il repère dans le paysage des éléments distincts. Lui-même se distingue comme une nuance d'être qui le regarde.

Pour expliciter ce passage d'un premier « moment » de l'être à un deuxième, c'est-à-dire de *l'être en soi* à *l'être là*, Hegel propose une comparaison avec deux attitudes de l'esprit considérant le système solaire.

Première attitude : *l'être en soi*. Il correspond à la constatation que les planètes sont en mouvement.

Deuxième attitude : *l'être-là*. Il correspond à la prise en compte de ce fait que, les planètes se meuvent selon des vitesses différentes.

Ce deuxième temps est le dépassement du premier : le simple *être en soi* est encore là (le mouvement des planètes), mais il est dépassé par une considération (les différentes vitesses des planètes) qui à la fois le nie et le contient,.

Ce temps constitue un premier progrès par la négation. Il affecte le premier état, *l'être en soi*, qu'il dépasse ou démode par la survenue des variantes de *l'être-là*. Chaque *être là*, chaque vitesse, est alors distinguée et distingue chaque planète, comme un être-là particulier. Toutefois, cette distinction reste ignorante du troisième temps : le *pour soi*.

Il en va ainsi pour ce jeune homme dont nous avons décrit plus haut le comportement. La succession d'être vers la fleur et vers une fleur encore et vers le buisson et vers le puit et vers une fleur et vers le sapin, cette succession est infinie, à la manière des nuances d'une même couleur. Son être est ainsi constitué. Il se trouve, comme *être-là*, en donnant la réplique à toutes les variantes d'*être-là* dont il feuillette le catalogue, comme un herbier, sans que se réalise, en parcourant la collection infinie de ces manières d'être, le franchissement vers le *pour soi*, qui doit contenir et dépasser la multiplicité des variantes. Reprenons l'exemple proposé par Hegel : le *pour soi* est donné comme l'équivalent du « moment cinétique » des planètes. Ce « moment » est l'expression d'un calcul qui dépasse et retient en lui le mouvement des planètes et leurs variantes. Il rend compte de ces constatations antécédentes par un dépassement qui les nie.

Dans la mise à distance de la diversité des *être-là*, le *pour soi* constitue un pas décisif. Il est ce qui reste identique, indifférent aux variations dont il est cependant capable de rendre compte.

Mais l'être du jardinier amateur, au contraire, poursuit sa constitution changeante, aux grés des formes d'*être-là* qu'il prend pour cible : cette fleur-là, celle-ci, la suivante et ainsi de suite ; ce jeune homme s'engage dans une voie que Hegel nomme le « mauvais infini ». C'est l'infini qui ne trouve jamais son terme dans le dégagement du *pour soi*.

Pour prendre un autre exemple donné par Timmermans dans son livre sur Hegel, nous dirons que le sujet se diversifie en passant d'une nuance à une autre nuance d'une certaine couleur qu'il ignore ; pour la connaître le sujet devrait nier toutes les nuances et les réfugier au sein de l'être *pour soi* que serait, par exemple : la couleur bleue. Le bleu, subsumption de toutes ses variantes, apparaîtrait. Mais tant que je feuillette le nuancier de la couleur bleue je ne peux la voir ; je m'épuise au recensement de ses nuances. J'ignore le bleu comme j'ignore mon identité, qui reste confondue à une diversité dans laquelle se dissipe ma permanence.

On aura compris qu'une telle situation d'être au monde correspond à celle de ce jeune homme présentant certains traits autistiques.

Le flux du variable doit finir par se constituer *pour soi*. Même si je ne cesse de varier, allant d'une détermination à une autre, d'un *être-là* à un autre, d'une fleur à une autre, il faut que cette variation soit mienne. Et cette mise à distance des variations ne peut s'effectuer que par une négation de leurs valeurs successives, qui dégagera la permanence du « Je ».

La partie qui se joue entre l'organisation autistique et tout intervenant qui voudrait en contester la stabilité pour la faire évoluer, devrait, selon nous, avoir pour objectif de restaurer la disposition négative.

Comment inscrire, comment faire vivre l'opération constante de la négativité lorsqu'elle semble avoir été manquée par le sujet. La chose est généralement considérée comme une impossibilité psychologique.

Dans le texte des Ecrits, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan expose les conditions d'une faillite du langage. La forclusion du Nom du Père, concept clé, va désigner le principe de cette faillite : c'est l'échec essentiel de la métaphore paternelle - et du même coup de toute métaphore - qui empêchera la constitution du sujet comme son installation au monde, dans et par le langage. Lequel va se défaire, au fil de « la cascade des remaniements du signifiant, avant de se stabiliser dans la métaphore délirante » (Lacan).

Dès lors comment le thérapeute, qui s'accorde tant soit peu à cette conception, pourrait-il encore faire fond sur la communication purement verbale avec son patient. Les mots sont comme des objets, dépourvus de la capacité de signifier, de représenter, de saisir le monde par la désignation... Le mot et la chose sont collés, un collapsus du sens se réalise. Donc, ou bien les choses sont là, et elles sont immédiatement consommées, de manière « animale », ou bien elles manquent et elles sont immédiatement absentes par le sujet autiste.

L'enfant, organisé sur un tel mode, essentiellement autosuffisant, auto référent, ne peut être atteint par le prêchi prêcha des psychothérapies compatissantes. Il faut donc se soucier de la manière dont le sujet s'évite, se perd et se dispense d'identité. Il devient bientôt nécessaire de contrarier son organisation pour remettre en circulation l'indice de la négativité, commencer, re-commencer à en manifester les premières conditions : restaurer l'espace du *manque* qui pourra reconduire l'enfant au symbolique et nécessiter l'usage du langage.

Dans « pour une linguistique de l'énonciation », A.Culioli exprime en ces termes la logique de ce moment : « Ce qui est donné à l'appréhension et au regard immédiat présent et inaltéré, n'a pas à être privilégié, à la différence de ce qui est altéré, intermittent, disparu ou perçu comme néfaste ».

Il nous faut donc, pour viser la constitution d'une identité, altérer le présent donné. En d'autres termes il nous faut décompléter ce présent donné. Priver l'enfant autiste d'une complétude qui le retient dans une fascination anonyme. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de l'expérience clinique. Nous dirons seulement qu'il est particulièrement difficile de soustraire un élément au monde de l'autisme, dans la mesure où les éléments de ce monde particulier sont le plus souvent intimes, et représentés, en dernier lieu, par les stéréotypies sensorimotrices que l'enfant produit pour s'auto procurer un plein de sensations, lequel, rigoureusement, lui tient lieu d'être, et le dispense du *manque*.

C'est donc à l'empêchement de cette motricité stéréotypée que nous devons recourir pour contester l'organisation autistique. Pour cela il faut s'opposer au mouvement en introduisant un mode de contention, à la fois souple et consistant, qui saura limiter, freiner les mouvements, et plus précisément l'agitation stéréotypée.

C'est pourquoi nous avons repris une pratique de la psychiatrie, les « packs », que nous avons revisitée pour l'adapter à notre pratique. On réalise un enveloppement du corps dans des linges humides et tièdes, de manière que l'enfant se trouve comme empêché, privé de l'agitation monotone et comblante qui le distrayait de la manifestation de ses limites. Ce dispositif est une manière de revenir au *manque*, de l'actualiser sous une forme à la fois supportable et sensible. C'est un retour au négatif, proposé, imposé comme devant être pensé. L'impossible est là qui se manifeste. Enfin quelque chose ne va pas, qui « est ».

Pour reprendre les termes de Culioli on pourrait dire que quelque chose du monde peut être alors perçu comme *altéré, intermittent, disparu, ou néfaste*. C'est là le principe essentiel de ce moment thérapeutique. L'autisme ne peut plus se continuer de manière satisfaisante pour le sujet qui s'y perdait. Sa continuité est contrariée, et, à la lettre, *altérée*. Cette contrariété est une opération qui anime, à la manière d'un jeu essentiel, la séance de pack. Nous devons sans cesse en développer les variantes : faire éprouver à l'enfant la succession des choses possibles et des choses impossibles.

Je peux toucher tel objet présent dans la pièce, tandis que lui, l'enfant, ne le peut pas. Je peux aller et venir, tandis qu'il est empêché d'en faire autant. Je peux éteindre ou allumer la lumière... Il assiste donc à des possibilités, et à la manifestation de ses impossibilités, de ses limites... Mais je peux aussi obéir à un souhait exprimé par l'enfant sous la forme d'un mot, d'un signe, et accomplir les actions qu'il commande : ouvrir ou fermer la porte, allumer ou éteindre... Si je peux obéir, je peux aussi, ne pas obéir... Décevoir, refuser, anticiper, tromper, obéir, désobéir, etc...

Ces jeux, tellement simples, provoquent généralement un intérêt, parfois une jubilation qui peut surprendre. On ne s'attend pas à ce que ces opérations élémentaires constituent un enjeu pour un enfant de 7 ou 8 ans. C'est pourtant le cas et ceci nous montre qu'en les proposant nous ne nous sommes pas fourvoyés.

Il faudrait, pour être plus complet, développer les jeux de paradoxes et de contrariétés qu'il est nécessaire de produire pendant ces séances afin d'en obtenir tous les effets. Il faut sans cesse créer de la rupture, de la surprise, de la surenchère, de la déception... Il s'agit de multiplier les accidents qui peuvent s'inscrire comme n'étant pas *parties* du continuum homéostatique caractérisant la position autistique.

On pourrait d'ailleurs abandonner le terme de contrariété et désigner la nature des opérations que nous tentons de produire, par un néologisme : le *contrariement*. On dirait mieux ainsi l'aspect créatif et productif du dispositif ; on s'éloignerait aussi de la connotation désagréable qui s'attache à la simple contrariété... Car il ne s'agit pas de contrarier pour apporter à l'enfant une sorte de peine sans contrepartie. Il s'agit d'empêcher une satisfaction immédiate, dépourvue de temps et d'autre – par exemple le balancement stéréotypé du corps – pour faire apparaître, à l'opposé de cette immédiateté, la possibilité d'une distinction : celle de l'*autre* et de soi-même comme *autre*. Hors de l'*en soi* pur et simple, on indique le relief d'un *être là*, et la direction d'un *pour soi*. Ces préliminaires sont indispensables à une conscience d'être, sans laquelle il n'y a pas d'identité envisageable par le sujet.

C'est là le résultat visé par un jeu d'entraves qui, en interdisant l'accès immédiat à la chose, en indiquant la médiation par le langage comme la seule saisie (négative) qui vaille, tend à défaire la totalité autistique, et occasionne la saisie de soi, dans le flux du divers, comme l'instance qui supporte sans se perdre, l'altération continue des états de l'être.

Nous terminerons par une réflexion à propos de la structure intime de ce *contrariement* thérapeutique et des rapports que cette notion entretient avec deux concepts qui lui sont connexes ; il s'agit du « paradoxe », dont l'importance a déjà été indiquée par Winnicott et du « sentiment de l'effort voulu », selon Maine de Biran.

Mais, d'abord, une remarque : il est essentiel de ne pas confondre négation et négativité. Il ne suffit pas qu'un enfant emploie le « non » pour que la négativité structure son monde. Le « non » quasi systématique de certains sujets psychotiques par exemple, ce « non » objectif, est plutôt l'instrument et le signe de ce que les psychiatres appellent le négativisme, équivalent d'une pulsion de destruction ayant pour effet l'évitement de toute rencontre avec le monde. Autrement dit, le contraire de ce qu'on entend par négativité...

Le jeu contrariant qu'on impose au sujet maintenu dans les limites d'un enveloppement peut être ramené à une succession de contradictions. Or, qu'est-ce qu'une contradiction, sinon l'énoncé de deux termes qui se maintiennent au prix d'un paradoxe. Ce paradoxe, ici, doit être joué, prolongé le plus longtemps possible, de façon que les deux termes contradictoires se confrontent, se tiennent ensemble et que soit différé l'anéantissement de l'un par l'autre. Qu'ils soient maintenus dans une équivalence provisoire. C'est ce temps que nous voulons favoriser. Un temps où chaque chose, chaque place, chaque position, existe dans une confrontation avec ce qu'elle n'est pas. La négativité apparaît alors comme un potentiel contenu dans le paradoxe.

Le paradoxe vécu, éprouvé par le sujet, est la matrice de la négativité, et le jeu, comme dispositif paradoxal, possède la même qualité essentielle.

Qu'on pense à ce jeu très simple et connu de tous : le jeu de quatre coins. On peut constater qu'il tient sur une contradiction : chacun doit occuper un coin, mais il n'y a pas autant de coins que de participants. Et la partie consistera à feindre la résolution du problème en échangeant sans cesse la place centrale de la « victime », privée de coin... Cette place du perdant, continuellement échangée, est la représentation d'une place qui n'est pas. Elle se hisse à un niveau dialectique nouveau, elle représente, elle signifie toute place...

L'organisation autistique pourrait être représentée, dans le schéma du jeu de quatre coins, par une règle qui donnerait à chacun son coin. Ni plus ni moins. Ainsi aurions nous la paix, la stabilité et l'isolement... En poursuivant l'analogie avec ce jeu, on voit que le thérapeute se doit de restaurer le déséquilibre qui donnera au sujet l'occasion de se saisir comme « un », en s'apercevant là où il n'est pas encore et là où il n'est plus, rassemblé par le motif de cette alternance même, à dessein de son identité.

Enfin nous dirons quelques mots de la forme la plus radicale du paradoxe, telle que nous la trouvons dans l'œuvre de Maine de Biran. Il s'agit du *mouvement volontaire* appuyé à son terme alternatif : *le continu résistant*. Ce qui nous a semblé particulièrement intéressant pour notre propos est la manière dont Biran situe l'affrontement originaire de ces deux termes. Le premier *continu résistant* rencontré par le *mouvement volontaire* est l'inertie du corps. Pour tout mouvement simple, qu'il s'agisse de marcher ou de lever le bras, il faut contrarier la résistance première qui vient du corps, à savoir son inertie. Et c'est dans cette expérience que le sujet biranien trouve à se fonder, à se reconnaître, à s'identifier. Le retour au motif du paradoxe consiste en ceci : que ce corps qui me résiste, ne me résiste pas. C'est l'expérience de la *cession*. Le corps cède, il me cède. Je me trouve pour autant que je m'éprouve résistant et cédant à une volonté mienne. Mon identité se trouve ici comme résultant d'une contradiction dépassée. Ce qui me résiste et ne me résiste pas, c'est moi.

Cette conception peut constituer un encouragement non négligeable pour nous qui faisons l'expérience d'un développement de la pensée et de la conscience, en corrélation régulière avec le jeu du mouvement et de son empêchement.

Le raisonnement dialectique que nous avons d'abord privilégié se présenterait comme un moteur dont les temps différents (*en soi, être-là, pour soi, pour soi-en soi*) ne pourraient voir leur succession s'animer sans une étincelle décisive. Et l'intérêt de la conception biranienne serait, entre autres choses, de nous aider à concevoir, par un premier pli de soi sur soi, dans l'expérience du *mouvement volontaire*, l'étincelle d'une négativité essentielle, intime, par où l'homme - contrarié - se réfléchit et se reconnaît.

Alain GILLIS.
Novembre 2005